

# Jeune.

Exposition du 7 avril au 16 juin 2018

Avec Nicolas Cabos, Joseph Charroy, Martine Dawson, Rebekka Deubner,  
Bérangère Fromont, Pauline Hisbacq, Melchior Tersen, et Camille Vivier.

CACN  
Centre d'Art Contemporain de Nîmes  
25 rue Saint-Rémy  
30900 Nîmes

Du mardi au samedi  
11h-18h  
Entrée libre

« Les autres regardent la forêt, la regardent de loin, mais ils n'y entrent pas. La forêt c'est la forêt de mon enfance. Je le sais. Toute petite, enfant j'ai habité des terres près de la forêt vierge, en Indochine, et la forêt était interdite, parce que dangereuse, à cause des serpents, des insectes, des tigres et tout ça. Et nous, nous y allions quand même; nous les enfants nous n'avions pas peur. [...] Nous on y grouillait comme le reste, voyez vous. C'est après coup, j'ai eu peur de ce que nous avons fait. Donc, la forêt est aux fous, voyez, et dans ma vie elle a été à l'enfance. [...] C'est la forêt du voyage, si vous voulez, du vrai voyage. Mais c'est l'enfance aussi voyez. Mais tout le monde n'en a pas peur, de la forêt, dans mes livres. Les enfants de Dreux ils s'y réfugient. Les petits assassins de seize ans, des Yvelines, se réfugient dans la forêt. La forêt devient dangereuse de leur fait. Les gens ont peur de la forêt, comme ils ont peur de ces jeunes voyous et de toute violence. Mais maintenant j'ai peur de la forêt. Je ne vais plus jamais dans la forêt seule. C'est un lieu, je ne sais pas, c'est un lieu inquiétant, un lieu très, très ancien, et toutes les forêts en principe datent de la préhistoire, c'est des lieux sans doutes hantés, d'une certaine façon, je ne refuse pas le mot. »

Propos de Marguerite Duras prélevés dans *Les lieux de Marguerite Duras*, entretiens menés par Michelle Porte.



L'exposition *Jeune* présente huit photographes qui posent chacun un regard singulier sur la jeunesse, en interrogeant les contours, les images, la nature.

Nicolas Cabos suit les évolutions d'un jeune athlète, Sony, déjà champion de France à la sortie de l'enfance. Joseph Charroy photographie une fête foraine qui s'installe tous les ans à la fin de l'été à Huy, petite commune belge. Martine Dawson évite de rattacher la jeunesse à une période particulière de la vie et s'intéresse plutôt à une intensité des émotions. On y explore le rapport au temps par le filtre du corps, un temps non linéaire. Rebekka Deubner livre une collection d'images issue d'une pratique au quotidien, focalisée sur le jeune corps comme signe inconscient du désir. Bérangère Fromont transcrit en images les tribulations nocturnes d'un groupe d'adolescents, entre fantômes et terrains de jeux, dans un village letton durant l'été 2015. Pauline Hisbacq évoque le chagrin d'amour et les désirs renaissants. Melchior Tersen photographie sa chambre et les fétiches accumulés depuis son enfance. Camille Vivier dévoile côte à côte ses nus, incarnations de la jeunesse idéale, interrogeant par le biais de la représentation des modèles nos canons de beauté.

La jeunesse y est tour à tour fragile, explosive, futile, incarnée ou symbolique, toujours expressive. Les images présentées parlent aux sens, aux souvenirs, éveillant des émotions, faisant naître des interrogations qui restent en suspens. L'exposition remet en perspective la nature même de l'enjeu documentaire, dans une multitude de relations au réel, en revendiquant des approches sensibles, critiques et originales, tout en flirtant avec l'imaginaire ou le symbolique.

Une proposition de Rebekka Deubner & Pauline Hisbacq

## Nicolas Cabos

*Sony, 2016 – En cours*

2016, Sony a 16 ans, vit avec sa famille dans un quartier à l'extérieur de Dunkerque, il en a marre de l'école et aimerait pouvoir consacrer tout son temps à sa pratique sportive : l'haltérophilie.

Resté champion de France dès sa première année de pratique et s'étant distingué aux derniers championnats d'Europe, il vise un objectif : les J.O. Sa famille le suit de très près et l'encourage énormément, de même que toutes les personnes qui évoluent autour de lui...

Les « exploits » et performances ne sont pas au centre du projet, c'est une sorte de portrait que je vais essayer d'« écrire ». C'est donc tout ce qui se passe en dehors du sport lui-même qui retient le plus mon attention, les solitudes, parfois même des attitudes qui pourraient se rapprocher d'une sorte de mélancolie, et qui sont à mon sens l'une des caractéristiques principales de l'adolescence. Le plus important c'est le paradoxe - qui semble exister - de briller à un aussi haut niveau et d'avoir parfois des gestes et postures qui relèvent presque de l'enfance.

Il existe aussi une sorte de décalage entre la grande maîtrise de soi ainsi que la force mentale que requiert ce sport et l'absence presque totale d'intérêt des français quant à celui-ci, contrairement à d'autres pays par ailleurs.

Le temps des prises de vue est rythmé entre performance éclair et de nombreux moments d'attente, presque « vides », dans lesquels les corps se relâchent et les sentiments semblent s'intérioriser, devenant finalement le cœur du projet photographique.

## Joseph Charroy

*Fireworks, 2017*

Belgique. Huy. Petite ville de Wallonie située en bordure de la Meuse, à quelques kilomètres de la centrale nucléaire de Tihange. Au moyen-âge son industrie est florissante, au XIX<sup>e</sup> siècle elle est surnommée « la ville aux millionnaires », ensuite son destin prospère décline.

Aujourd'hui, au mois d'août, une centaine de forains viennent s'installer sur le champ de foire. J'ai été photographié des jeunes qui viennent perdre leur temps au sein de ce décor artificiel et désuet. Durant deux semaines tous défilent sur les allées, le long de la rive, les regards se cherchent, se croisent, comme au tournant de quelque chose. L'été tire sur sa fin, le « travail » bientôt recommence, et l'avenir est incertain. La fête se clôture par un grand feu d'artifice.

## Martine Dawson

*Je me suis demandée si les autres allaient me trouver différente, 2008-2016*

Je le sens encore. J'écris vite pour ne pas oublier. Il y a une matière qui bat, et l'envie de contenir dans mon corps les sensations. Mes yeux n'essayent pas d'organiser ; ils laissent les choses prendre leur place. Je reconnais les formes et presque encore toutes les situations. Affections, ruptures, rougeurs, habitudes. On est dans les souvenirs du corps ; mais pas de chemin tout tracé pour pénétrer ce contenu brut. On sent le besoin de détruire, pour faire de la place, et l'envie de construire, mais de manière désordonnée. Les images nous guident comme la mémoire, entre idées floues et instants vifs, formes douces et agressives. Certaines s'étalent et viennent en recouvrir d'autres, déjà presque oubliées. Mais on trace aussi des lignes, avec la liberté de réécrire, et même d'imaginer une suite. Je le sens encore, je le revis presque déjà.

## Rebekka Deubner

*En surface, la peau, 2013 – En cours*

Ce projet m'accompagne au quotidien, se rapprochant de la tenue d'un journal intime - il se construit au fur et à mesure d'une accumulation obsessionnelle focalisée sur les signes du désir, les formes qu'il prend à mes yeux tant dans les espaces que je traverse que les corps que je rencontre.

Le corps forme le signe d'un langage organique qui se déploie en silence dans l'espace selon un pur jeu visuel et sensuel.

Le désir naît de la séparation. Il découle de la limite intrinsèque qui nous constitue physiquement et nous distingue de l'autre.

La peau ; enveloppe sensible, surface exposée, à la fois frontière et zone de contact, espace offert au corps à corps. Ces corps étrangers ou intimes, déposés de leur image m'appartiennent, me désignant par leur accumulation la spécialité de mon désir.

Capter le geste en plein vol ou appréhender le corps par fragments, rendre compte de sa surface mouvante et émouvante. La photographie traduit une expérience sensible et tactile du corps qui se fait reflet et symbole d'émotions indicibles ; qu'il soit en tension, amoureux ou à l'abandon. Ainsi le geste appelle le geste, la caresse provoque la caresse et le dialogue entamé se prolonge par la juxtaposition des images dans une frise où les signes s'épanouissent et se répondent, esquissant un répertoire subjectif de ce langage sans signifié.

## Bérangère Fromont

*I don't want to disappear completely, 2015*

Été 2015. Je passe quelques jours dans un village en Lettonie. La forêt est partout, la population rare, les plantes invasives et venimeuses.

Je rencontre un groupe d'adolescents, présence fantomatique dans ce paysage rugueux et figé dans le passé. Je leur demande de faire des images avec moi. Nous restons ensemble quelques heures.

Aïva, une des jeunes filles de la bande me raconte spontanément des histoires sur le village, des histoires de fantômes et de maisons hantées.

« Je n'ai peur de rien, j'ai peur des fantômes » me dit-elle.

Dans cet environnement relativement inhospitalier, la vie paraît s'effacer lentement, sans disparaître complètement.

*I don't want to disappear completely* cultive la capacité de la photographie à retranscrire la réalité, l'expérience et en même temps à sous-entendre un autre monde. Grâce à cette tension entre documentaire et création est né un nouveau récit, allégorique et poétique, sur la fin de l'enfance.

## Pauline Hisbacq

*Amour adolescente (chants d'amour), 2014-2016*

La série présente des images comme des odes, comme des déclamations. Des visages, des corps contigus, des objets symboliques à la charge romantique, érotique, funèbre. Car après le chagrin d'amour, c'est par l'érotisme que la vie se ressoude. Le corps part en fête du même mouvement que les larmes coulent.

C'est donc une balade dans l'amour en deuil et l'appel au désir. Photographier pour se ressaisir. Une balade comme une errance grave, sombre et joyeuse.

Les images portent en elles une valeur sentimentale ou symbolique. Les objets représentés se répondent en échos tout en persistant dans leur mystère.

À chaque exposition, un nouvel accrochage, pensé comme une nouvelle variation des images, est proposé. Ici, pour le CACN, juste des visages, en regard caméra, comme autant de facettes du regard amoureux, aimé.

*Le Feu, 2015*

Le feu est une collection d'images récoltées sur internet.

Ici mises en relation par affinités, chocs, ricochets, elles parcourent les questions du désir, des fantasmes, de l'érotisme, comme un flirt, là où souvent l'imaginaire se nourrit des images.

## Melchior Tersen

*Into the pandemonium, 2014-2016*

Autodidacte, Melchior Tersen est avant tout un photographe de terrain. Ce fan de musique métal mais aussi de rap, de cinéma, de manga ou de foot, aime s'immerger et se confronter à des univers cash, parfois extrêmes. Il fait ses premières armes à la sortie de concerts ou à des avant-premières de films avec un petit appareil compact qui ne le quitte pas. Des instants pris sur le vif, au milieu de la foule du Hellfest. L'attitude des fans en concert, les looks, les tatouages, tout cela a laissé sa marque sur le travail de cet artiste qui arpente des microcosmes pour mieux en appréhender les fascinations et les codes.

D'une sensibilité exacerbée, Melchior Tersen partage la communion de ses modèles autour d'une même passion, il perçoit leurs exaltations et leurs blessures qui s'expriment dans la spontanéité et l'intensité de ses clichés.

## Camille Vivier

*Une allégorie, 2015-2017*

Des filles comme dans des tableaux classiques prennent la pose, côtoyant des sculptures photographiées dans l'espace public, à la fois lascives et hiératiques ; une nature morte met en scène un miroir à main entrelacé avec un serpent, comme une vanité revue et corrigée aux accents 70's ou de film de série B.

Et enfin des blocs de béton et de plâtre posés au sol, cadres sculpturaux qui viennent abriter encore une fois des photos de jeunes filles ou des sculptures en représentation.

La sensualité des corps se heurtant systématiquement à la dureté de la pierre.

Comme une proposition à deux temps sur la jeunesse, et par extension le corps et ses représentations picturales et sculpturales, omniprésents dans l'histoire de l'art, j'ai choisi de mêler les genres et de faire cohabiter des sujets classiques comme l'odalisque avec des références à la pop culture, glissant parfois vers une fantasmagorie un peu carton-pâte.

Cherchant une certaine abstraction qui ferait basculer la mélancolie propre à la jeunesse vers quelque chose de plus distancié et de moins grave aussi.

Centre  
d'Art Contemporain  
de Nîmes

**CACN**